



EDITO : Le dernier poilu s'est éteint le 12 Mars à l'âge de 110 ans ; survivant d'un des conflits les plus meurtriers de l'Histoire, **Lazare Ponticelli** avait consenti peu de temps avant sa mort, qu'un hommage national soit organisé par l'Etat, à la condition expresse qu'il englobe tous ses camarades de combat. Cet hommage a eu lieu lundi 17 Mars en l'église Saint Louis des Invalides, « l'église des soldats » puis dans la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides, pour les 1,4 millions de soldats morts (dont des milliers de disparus ou jamais identifiés dans la boue de la Marne ou Verdun symbolisés par le soldat inconnu qui repose sous la voûte de l'arc de triomphe), 3 millions de blessés dont 1 million d'invalides, amputés ou gazés et 15 000 « gueules cassées », et les centaines de milliers de veuves et d'orphelins. Emigré Italien, **Lazare Ponticelli** s'était engagé en août 1914 dans la légion étrangère. Une guerre aux faits gravés dans l'Histoire : l'attentat de Sarajevo, l'assassinat de Jean Jaurès, les taxis de la Marne, les forts de Douaumont et de Vaux, la « Voie sacrée » à Verdun, le chemin des Dames, l'offensive Nivelle et ses mutineries, l'armistice et le traité de Versailles. **Adieu Lazare Le Der de la Der des DERS** P.PERROT

GROS PLAN SUR : Les quarante ans de Mai 1968 !

En 1968, 22mars le ras le bol étudiant s'exprime et rencontre la grogne des ouvriers et des salariés ; 1^{er} Mai, 10 000 travailleurs manifestent entre République et Bastille à l'appel de la CGT. 2 Mai, fermeture de la faculté des lettres de Nanterre ; 3 Mai, la police chasse les étudiants et procède à de nombreuses arrestations, de violents affrontements s'ensuivent; jusqu'au 11 Mai montée de la fièvre puis la grève générale est décidée pour le lundi 13 Mai avec appel à manifester dans toute la France. Grèves généralisées sur tout le territoire : 9 millions de grévistes le 23 Mai. Le 25 Mai, le premier ministre engage rue de Grenelle des négociations sociales au ministère des Affaires sociales. Face à face, le premier ministre pour la délégation gouvernementale, le CNPF et 3 délégués des PME et 6 organisations syndicales (CGT, CFDT, FO, CGC, CFDT, FEN). 27 Mai, les grévistes de Renault Billancourt refusent le « constat de Grenelle » et décident de continuer la grève ; dans la soirée, P. Mendès-France, F. Mitterrand, CFDT, PSU participent à une manifestation au stade Charléty organisée par l'UNEF. A l'appel de l'UDR, manifestation nationale de soutien au général de Gaulle sur les Champs Elysées. 28 Mai, présentation du nouveau gouvernement; Encore entre 8 et 9 millions de grévistes, mais le mouvement étudiant diminue. Dans les jours suivants, négociations difficiles, manifestations, vive répression policière avec des blessés et des morts ; Puis le mai étudiant s'achève et la grève cesse à Billancourt et à Peugeot à la mi-juin ; Le 30 Juin, aux législatives, l'UDR obtient 300 sièges, le 14 Juillet la majorité de droite à l'assemblée nationale ratifie les ordonnances sur la Sécurité Sociale.

Dans l'histoire contemporaine, Mai 1968 a été un mouvement qui a apporté de profondes modifications dans la vie sociale, les institutions, la famille, l'éducation, les idéologies. Ce mouvement romantique et messianique (priorisait « l'être » à « l'avoir » et croyait à la fin à l'ordre présent et l'instauration d'un ordre nouveau de justice et de bonheur) ; Chateaubriand a dit : « toute révolution qui n'est pas accomplie dans les mœurs et les idées échoue ». Pensant « moins de liberté de parole », « pas une tête qui dépasse », des voix disent aujourd'hui « il faut liquider mai 68 » ; Dans la patrie de Vercingétorix, Sade, Lafayette, Hugo, Jaurès, plus jamais rien ne sera comme avant 68. Comme le dit le philosophe Alain, « On dit que les nouvelles générations seront difficiles à gouverner. Je l'espère bien. » P. PERROT

SOMMAIRE

Page 1 :

- Edito
- Gros plan sur ...Les quarante ans de Mai 1968 !

Page 2 :

- Projets
- l'ossuaire de Douaumont

Page 3 :

- Noms de lieux
- Les noms de famille en France

Page 4 :

- Le choix de notre comité de lecture
- Sites Internet
- L'écho des sections UAICF

Supplément

- Une nuit de guerre dans la gare de Dijon

PROJETS :

Dijon : Le Forum national de Généalogie aura lieu cette année les 14 et 15 Novembre à Nevers / Varennes Vauzelles ; Notre section généalogie a décidé de réaliser des panneaux pour cette exposition de 16 à 18 h, les lundis 28 avril, 19 mai, 26 mai, 9 juin, 23 juin ; Les thèmes retenus sont : la grève de 1920, les mariages, les contes et légendes de Côte d'Or, la suite des dépouillements des recensements avec des précisions sur les cheminots recensés (dates de mariage, noms et dates de mariage et naissance des parents). Tous les adhérents intéressés et disponibles sont les bienvenus au rendez-vous ci-dessus.

L'OSSUAIRE DE DOUAUMONT

VERDUN, du 21 février 1916 à décembre 1916 ce sont : 300 jours et 300 nuits de combats, 26 millions d'obus, 300 000 soldats français et allemands portés disparus.

Au lendemain de l'armistice, un évêque de Verdun, Mgr Ginisty, parcourt les champs de batailles parsemés d'ossements épars. Avec le général Valentin, gouverneur de Verdun, et le prince de Polignac, ils émettent l'idée d'ériger un monument qui soit à la fois un tombeau, un mausolée, un temple où les familles pourraient se recueillir.

Le 11 février 1919 il expose au Trocadéro son projet de construction de l'Ossuaire de Douaumont dont l'emplacement serait le point culminant du champ de bataille. Un comité composé de nombreuses personnalités est créé sous la présidence d'honneur du général Pétain.

Mgr Ginisty avait déjà fait élever une chapelle et un reposoir provisoires ; il va sillonner la région et le monde entier pour trouver des souscripteurs : à partir de 10 francs, les donateurs reçoivent un diplôme avec l'autographe du maréchal Pétain. Les bienfaiteurs ont eu leur nom inscrit dans le Livre d'Or conservé à la basilique.

La première pierre du monument est posée le 22 août 1920, c'est le projet présenté par messieurs Léon Azéma, Max Edrei et Jacques Hardy qui a été retenu.

Le monument mesure 137,50 m de long sur 14 M de large, en forme de voûte dominée par une tour en obus de 46 m de haut qui compte 204 marches et dispose au sommet d'un phare de 4 feux ; La pierre utilisée pour la construction est meusienne, acheminée par voie ferrée, le granit des tombeaux vient de Perros Guirec.

La porte est en fer forgé et porte en son centre une épée pointée en bas, avec des palmes et au-dessus le mot PAX.

Le bourdon pesant 2 024 kg a été offert par une américaine et fondu à Orléans ; Baptisé Louise Anne Charlotte, il est depuis classé monument historique.

Sur les murs sont gravés 3 000 noms de disparus ; De l'extérieur, on peut voir par des lucarnes les 46 fosses murées contenant les ossements de 130 000 corps français ou allemands.

Le 17 septembre 1927 furent transférés 52 cercueils symbolisant les différents secteurs de la bataille.

Le 7 avril 1932 a lieu l'inauguration en présence du président de la République Albert Lebrun.

Le cimetière en contrebas contient 16 142 tombes.

Dans la chapelle est inhumé depuis 1946, Mgr Ginisty, et en face de lui repose le chanoine Noël, ancien aumônier militaire, premier chapelain de l'ossuaire, décédé en 1944.

Le 22 septembre 1984 a lieu à Douaumont la rencontre entre le président français François Mitterrand et le chancelier allemand Helmut Kohl symbolisant le rapprochement des deux peuples. « Nous nous sommes réconciliés, nous nous sommes compris, nous sommes devenus amis ».

En mai 1996, l'édifice est classé Monuments Historiques.

NOMS DE LIEUX :

BAULME la ROCHE (051), canton de Sombornon : vient du nom prélatin **BALMA** qui désignait la grotte ou la roche ; ce terme est passé en roman (dans le sud de la France, surtout), il est difficile d'affirmer que le nom de lieu est ancien ; en Morvan, on trouve encore des « **baume** » dans la plupart des communes, souvent avec le sens de « **talus** ». Ici le nom n'a plus été compris et on l'a précisé avec **la roche** qui a sensiblement le même sens. Même nom dans **Beaume**, hameau de **Créancey**, au pied des rochers. Parfois, dans les lieux-dits, on note une variante **Barme**.

Cf. : les noms de lieux de Bourgogne, la Côte d'or, Gérard TAVERDET, 1894, CRDP n° ISBN 2-86621-050-6

LES NOMS DE FAMILLE EN FRANCE

La France détient le record mondial du nombre des patronymes. En effet, il y a en France plus de 900 000 noms de famille différents, depuis Martin, porté par plus de 250 000 personnes, jusqu'à d'autres qui ne comptent qu'un seul porteur, (à titre de comparaison, la Chine n'en compterait que 1 200). La répartition des noms est très irrégulière : un peu plus de cent sur un million sont portés chacun plus de 35 000 fois et représentent environ 10% de la population française, alors que 300 000 ne sont portés que par une seule personne !

On constate que plus d'un tiers des patronymes, soit 370 000, sont présents depuis des siècles (depuis leur origine en fait) ; à cause des déformations orthographiques ou locales, ils viendraient de 70 000 racines anciennes.

Près de 430 000 noms sont quant à eux d'origine récente, entrés depuis un siècle en France, par migration ; ils sont portés chacun par très peu de représentants, à l'exception des noms ibériques, vietnamiens ou africains, ces régions du monde ayant peu de variétés de patronymes. Dans les cent noms les plus portés de France on trouve quatorze patronymes espagnols.

Les noms de famille tels que nous les connaissons sont apparus vers les onzième et douzième siècles. Auparavant, un seul nom caractérisait une personne donnée et comme chacun souhaitait donner à ses enfants les noms les plus prestigieux, la variété de noms utilisés allait en s'amenuisant et les homonymes était fréquents. A partir du onzième siècle, pour éviter des confusions, le nom donné lors du baptême se trouve de plus en plus fréquemment complété par un surnom. Cela contribue à le transformer progressivement en nom de famille héréditaire. Ces surnoms, devenus patronymes, ont quatre origines possibles : issus de noms de baptêmes, lieu d'origine de la famille ou sa localisation, métier ou particularité physique ou morale.

Est-ce que les noms rares sont menacés de disparition ? D'abord, nous constatons qu'environ 25% des noms présents en France à la Révolution ont aujourd'hui disparu, il s'agissait de noms très rares que la baisse de la natalité a contribué à effacer. Parallèlement, nous constatons l'introduction de nouveaux patronymes provenant des familles étrangères qui font souche en France. Nous pouvons donc dire que compte tenu de l'état actuel de la natalité, le risque de disparition est limité, seuls les noms portés par moins de 20 personnes ont une forte probabilité de s'éteindre et à partir de 35 porteurs, le risque est presque nul.

LE CHOIX DE NOTRE COMITE DE LECTURE :

Paroles de Poilus, lettres et carnets du Front 1914-1918, Libro.

« **Le 18 Avril 1915**

On se demande comment les hommes peuvent s'entretenir par des journées aussi merveilleuses, où tout ne pense qu'à vivre, à pousser et à fleurir, et on regrette l'incurie de nos gouvernants, qui sans empêcher cette guerre auraient pu l'écourter, en nous préparant, et sauver ainsi combien de vies. Mais l'heure n'est pas de récriminer, nous avons entrepris une grande tâche, il faut la mener jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle.

Marcel (page 123) »

L'arbre de la liberté, Marieke Aucante, éd. de l'Ecir, 277 p., 16 €. L'histoire de Claude Montcharmont, maréchal ferrant dans le Morvan, compagnon, républicain en 1848.

Le mouvement ouvrier, Camille Saint-Jacques, Max Milo éd., 20 €, sortie le 24 Avril. Un essai qui décrit les conditions dans lesquelles un ouvrage se réalise, c'est l'histoire du geste, du mouvement qui « œuvre ».

Lyon : capitale des outre-mer, immigration des Suds et culture coloniale en Rhône-Alpes et Auvergne, collection Essais et Documents, sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Lela Bencharif, 49 €.

Dans les fermes de notre enfance, Edouard Lynch, éd. Chêne, 29,90 €. ce livre parcourt tout ce qui compose la ferme « idéale » : lieux, personnages, animaux, activités quotidiennes et grands moments.

Une famille française, Jean-Paul Malaval, éd. Presses de la Cité, 19,50 €. Une saga familiale en Corrèze, dans une grande ferme, un monde aujourd'hui disparu.

LIVRES ACQUIS PAR LA SECTION ET DISPONIBLES AU LOCAL :

Diable et sorcellerie en Côte d'Or, Patrick VACHON, des histoires de sorcières... à éviter de lire avant de s'endormir.

Un vigneron de Marsannay au siège de Paris (1870-1871), Jean BART, 25 €, éd. de l'Armançon. L'auteur livre l'intéressante correspondance de son arrière grand-père avec sa famille restée au village lors des événements de 1870.

Mémoires de trains, l'aventure du chemin de fer en France de 1827 à aujourd'hui, de Marc COMBIER et Sarah FRANK. L'aventure du rail, des machines, des infrastructures et des hommes, de belles photos.

Sites Internet

<http://les.guillotines.free.fr> : ce site recense les décapités entre 1789 et la Restauration, un registre précis ; Pour chaque nom les motifs de la condamnation à mort sont indiqués.

www.lachansondudimanche.com : un site pour retrouver la pêche en chanson ; des troubadours modernes qui font de l'actualité le sujet de leur chanson dominicale ; 18 dimanches de chanson et 2 mois de pause ; des trublions avec un look baba, ...un peu de mai 68 ?

L'écho des sections UAICF de DIJON :

Festival d'harmonies : 12 et 13 Avril à St Germain des Fossés

La Bourguignonne : à Chypre en Avril, festival arts et traditions populaires

24 et 25 Mai, rencontres arts et traditions populaires à Chambéry

Théâtre : 17 Mai, centre arts et loisirs de Fontaine d'Ouche, la compagnie Haut le Pied présente « le mari de maman »

31 Mai au CLSH Bourroches, même pièce.

Chorégraphie : 17 et 18 Mai, festival de chorégraphie à Lyon

3 et 4 Juin, gala de danse au théâtre de Fontaine d'Ouche.

Arts Graphiques et Plastiques : 23 Mai, vernissage du salon Arts Graphiques et Plastiques à Nevers

14 et 15 Juin salon Arts Graphiques et Plastiques à Saint-Julien.

Modélisme : 24 et 25 Mai, portes ouvertes dans les locaux du modélisme à Bacquin.

11, 12, 13 Mai : Exposition **Informatique, Photographie, Modélisme UAICF**, à Dijon, au restaurant d'entreprise du CER.

Vous pouvez nous contacter : NOMPrénom.....

Adresse.....

actif retraité ayant droit

Bulletin à adresser à UAICF Dijon, section généalogie, 12 rue de l'Arquebuse 21000 Dijon

UNE NUIT DE GUERRE DANS LA GARE DE DIJON

D'autres spectacles de la grande guerre m'ont laissé des souvenirs plus violemment tragiques ; d'autres, des émotions plus douces, plus souriantes ou plus colorées. Je ne m'en rappelle point qui m'aient fait mieux *voir la guerre*, d'une façon en quelque sorte symbolique, à l'intérieur et au cœur même du pays.

Je dis bien : au cœur du pays. Ou du moins à l'un des nœuds vitaux de ce puissant système ferroviaire qui, tout comme celui des artères et des veines de notre corps, s'appelle un « réseau » et dont les points de bifurcation et de confluence semblent palpiter plus puissamment en temps de guerre. Ainsi, dans les maladies ou les crises de l'être humain, le pouls s'accélère, les artères battent fébrilement le rythme de la vie en lutte contre la mort.

Je me rappelle donc cette vaste gare de Dijon, sœur aînée de Perrache de Lyon et de Saint Charles de Marseille : large comme un fleuve ; non pas géographiquement rectiligne, mais incurvée, ce qui la fait mieux ressembler à l'un de ces canaux de sang qui traversent les corps vivants.

C'est au milieu d'une nuit d'hiver. On en est encore aux premières fournées des permissionnaires du front. Je remonte moi-même d'une permission de quatre jours, et c'est là que je dois changer de train. En dépit du formidable effort donné par la Compagnie P.L.M. pour assurer ce nouveau services d'innombrables et trop brèves villégiatures, nous avons voyagé plus que complet. Harassé, j'ai somnolé dans le couloir, assis à l'arabe, genoux au menton, sans souci des camarades qui causent, fument et m'enjambent de temps en temps, comme un colis encombrant. J'ai rêvé aux jours heureux où je revenais de ma chère Provence, les pupilles ivres de soleil, les oreilles encore vibrantes de l'éternelle sonnerie électrique des cigales, et berçant mes songes méridionaux aux bons coussins et aux appuis-bras du confortable wagon.

Eh ! Vieux, le v'là, ton Dijon...m'avertit un copain, en me bourrant les reins d'un godillot fraternel. Je bondis, en ressort détendu, et me voici sur le quai, les yeux troubles, le centre de gravité encore indécis sous le poids de la musette qu'on m'a gonflée, chez moi, de bonnes choses du pays.

Sous le hall rayé de coups de sifflet, c'est le plus incroyable enchevêtrement de puissantes forces mécaniques et de menues activités humaines. Des trains glissent, s'arrêtent, repartent, presque tous tirés par les énergiques « Pacific », presque tous formés de grands wagons, qui leur donnent un aspect uni et quasi monobloc de longs reptiles. Les uns, débordants de lumière et de mouvement : ceux des permissionnaires de la ligne descendante, qu'on aperçoit, entassés et remuants derrière les glaces, comme des poissons dans un aquarium surpeuplé. D'autres, obscurs et silencieux : *sleepings* de civils et d'officiers blessés qui gagnent la Méditerranée. D'autres, plus mystérieux encore : voitures plombées, étiquetées du mot tragique : *Guerre*, et qui recèlent des choses pesantes et redoutables, à l'apparence pourtant paisible d'articles d'épicerie : pains de sucre d'acier tourné, caisses de cartouches semblables à des caisses de pruneaux, poudres modernes, pareilles à des pâtes alimentaires, vermicelle ou macaroni...

Sur les quais, une marée humaine, toute en clapotis et en sariat militaire endiguent, canalisent tant bien que mal vers des directions différentes. Dans le passage souterrain, deux courants inverses qui se croisent, se compriment sans arrêt, qui, dans l'ombre d'un boyau, se relèveraient l'un l'autre, du cantonnement à la tranchée.

Méli-mélo de toutes les armes, de tous les uniformes, de tous les équipements, libérés du sac et du fusil, mais encroûtés de toutes les boues du Nord et de l'Est : terre noire et sale des pays miniers, craie blafarde de la Champagne. Voici les premières bourguignottes, encore rares à cette époque : ce casque qui, en ombrant le front de l'homme, semble reculer très loin les yeux et enfoncer le regard du poilu dans je ne sais quelle profondeur mystérieuse d'affût et de rêve. Voici des détachements de renfort qui viennent de quitter le dépôt : tout de frais habillés, laines encore bleu tendre et moelleuse, cuirs beurre frais, piquets de tente neufs et clairs comme des joujoux en bois blanc.

Des trains se vidant tandis que d'autres se remplissent, ce mouvement et ce grouillement de vie persistent toute la nuit, intarissablement, ainsi que le niveau d'une rivière que ses affluents nourrissent à mesure qu'elle s'écoule. De temps en temps cependant, un train de troupes anglaises, qui attend son tour de descendre, semble rester en panne et comme en figuration dans la gare. Par les portes ouvertes des wagons de marchandises, on voit les *tommies* kakis, disposés en groupes photographiques, un premier rang assis, jambes ballantes, le second rang debout, tout souriant puérilement à la curiosité de leurs camarades français, ou bien, parfois, sifflant en chœur leur *Tipperary* - le « *Ous'qu'est Saint-Nazaire* » d'outre Manche – de ce sibilement anglais, doux et susurré, si parfaitement juste, rythmé et symphonique, qu'on croirait n'entendre qu'un seul *bag pipe* d'Ecosse.

Dans cette vie collective, dans cette gare transformée en caserne de passage, peu d'accidents individuels. A peine un œil de connaisseur peut-il repérer le poilu débrouillard, qui, se faufilant à travers les consignes, arrive à sortir du hall, à descendre dans les rues de la ville, à la recherche d'on ne sait quelle distraction impossible et sans doute par pur dilettantisme de « *fricotage* » ; ou encore le permissionnaire astucieux qui, pour gagner quelques heures sur sa correspondance, se glisse « *en douce* », au démarrage, dans un train de marchandises ou dans un fourgon de rapide.

Le buffet lui-même a cédé aux circonstances. Cet « *arrêt à Dijon* » consacré par l'opérette, où naguère se firent tant de fins repas, où l'on manquait volontiers son train pour savourer les crus de Bourgogne, les nonettes et le cassis de la vieille cité, est devenu une cantine économique et hâtive, presque exclusivement militaire. Trois points stratégiques principaux - le secteur du « *pinard* », le blockhaus du « *jus* » nature et les hauteurs retranchées de la charcuterie et du gruyère - sur lesquels les poilus de tout grade poussent fraternellement, en vagues serrées, de lentes mais irrésistibles attaques. Cette salle, haute et bien éclairée, décorée de peintures de la vie bourguignonne, cette symphonie gastronomique et gaie à l'œil, de pain doré, de jambon rose et de vin vermeil, c'est le premier contact des permissionnaires avec la vie civilisée depuis si longtemps oubliée ; c'est la première joie du retour. Joie physique, tellement vive et inattendue que les pauvres yeux de nos fantassins troglodytes, habitués à l'obscurité des trous, des boyaux et des *cagnas*, papillotent, éblouis par cette clarté, et que presque tous causent à mi-voix, intimidés par ce luxe et comme s'ils avaient honte d'y mêler leurs capotes déchiquetées, roides de glaise. A peine, çà et là, un Parigot loquace, un Marocain rieur osent parler fort, se retrouvent tels qu'ils étaient au premier jour de la guerre. Sur tous les autres pèse encore la loi rude et presque monastique des longs jours de silence dans la tranchée.

Mais c'est surtout dans les salles d'attente que les voyageurs civils ont pu voir nos soldats au naturel, dans la prolongation en quelque sorte de leur vie d'abris ou de cantonnement.

Dans un baraquement en forme d'*isba* russe, construit pour eux à l'une des extrémités de la gare, dans les salles d'attente de voyageurs et jusque sur le trottoir du hall, les permissionnaires se sont laissé tomber, les muscles détendus, le corps massé par tant d'efforts, de heurts et de souffrances que leur système nerveux, surmené jusqu'à l'anesthésie, accepte sans réaction les positions les plus invraisemblables, les plus bizarrement recroquevillées, souvenir des sommeils en tas dans les gourbis. Quelques sybarites ont encore la coquetterie d'arranger leur musette en oreiller et de s'étendre dans une attitude logique. Mais la plupart ont chu tout simplement sur le sol, à même le parquet ou le bitume, dans des poses d'hommes primitifs que la fatigue anéantit d'un seul coup, sans transition. L'un dort sur le dos, bras en croix, genoux pointés au ciel ; l'autre s'est affalé face contre terre, dans l'attitude classique du soldat frappé d'une balle au front. Des bouches ouvertes naïvement, amicalement, aspirent avec des souffles de forge le repos et la vie. Sur de jeunes visages, précocement tannés et roussis, des sourires vagues évoquent le passé heureux ou prévoient l'avenir meilleur. A peine, de temps en temps, chez quelques nerveux, des frémissements de l'échine, de brusques détentes des membres, des cris d'alarme, de rauques onomatopées de combat dénoncent l'obsession de la lutte effroyable, la hantise féroce des corps à corps à l'arme blanche.

Plus forte que le sommeil, la belle fringale de la vingt-cinquième année tient quelques-uns éveillés. Ceux-là, assis par terre, le dos appuyé aux calorifères, commencent à attaquer leurs musettes : ils mangent avec la noble lenteur du paysan français, qui sait l'art de savourer les joies de la vie. Noires charcuteries d'Auvergne, saucisson de Lyon, semblable à des lames de marbre rouge, fromages secs et friables du Mâconnais, ils mastiquent tout cela avec une pieuse application, comme si, avant de retourner là-bas, ils rumaient, en même temps que ces humbles nourritures, l'essence et l'âme même de leurs provinces bien aimées.

On nous a dit qu'un barnum allemand avait eu l'idée de creuser, dans les environs de Berlin, en guise d'attraction, des similis tranchées, avec figurants chargés de donner aux civils l'illusion de la ligne de feu. Nous n'eussions pas, nous, commis cette faute de goût. Mais je n'oublierai jamais ce spectacle sincère, cette espèce de musée – vraiment émouvant, parce qu'il était sans apprêt - de la fatigue militaire et du sommeil guerrier que j'ai vu, une nuit, dans la grande gare bourguignonne. Rien du *Rêve* de Detaille, trop bien composé et trop académique ; mais quel vigoureux de Neuville, quel poignant Raffet !...

L'élégant hall de Dijon redeviendra sans doute ce qu'il était avant la guerre : l'étape classique entre Paris et tant d'autres curiosités touristiques du réseau. Pour moi, j'y reverrai toujours, en souvenir, cette fresque tragique de la Grande Guerre : des soldats déchirés et boueux, épandus sur le sol comme un troupeau las ; majestueux cependant parce qu'ils n'étaient retournés à cet aspect primitif et barbare que pour défendre la civilisation. Des hommes presque muets et sans jactance, non point par abattement moral, mais parce que, dans l'ascétisme de la vie de tranchées, s'est élaborée une France nouvelle, grave, patiente, obstinément et silencieusement tournée vers l'avenir.

Je ne voudrais pas faire de symbolisme trop facile ; et cependant ces mots banals : *Salles d'attente*, me semblèrent, cette nuit-là – au-dessus et en exergue de ce spectacle de guerre - prendre un sens inédit et profond.